

Sylvie Mondion

# OTTO BAHN



Sylvie Mondion

Otto Bahn

© Sylvie Mondion, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6515-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« ...ce n'est pas l'avenir c'est le passé qui vous tue, qui revient, qui vous taraude et vous mine, et finit effectivement par vous tuer. »*

*Extrait de « Sérotonine » Michel Houellebecq*

# 1ère Partie

## Une histoire de dingue

### I

Arlette reposa le verre de thé glacé sur la table basse et ce petit bruit sec, pourtant anodin dans le silence du salon, résonna dans l'esprit de Dona comme un avertissement. Elle se raidit imperceptiblement tandis qu'Arlette prenait une posture solennelle, droite, mains croisées sur ses genoux serrés l'un contre l'autre dans une tension qui n'avait rien de naturel. Malgré ses mèches broussailleuses d'un blond décoloré, retenues par un bandeau noir, sa maigre silhouette flottant dans une robe d'intérieur au motif désuet de petites fleurs jaunes sur fond bleu clair, toute sa personne dégageait alors une dignité incontestable. Elle regarda Dona de ses yeux d'un noir insondable, ou plutôt, le profil parfait de Dona qui tourna la tête vers la fenêtre au moment où elle ouvrit la bouche.

— Dona, ne le prends pas mal mais je crois qu'il faudrait que je te parle. Je ne peux plus garder ça pour moi. Tu sais que j'ai de l'affection pour toi et je m'inquiète un peu.

Dona fit mine de ne pas l'entendre. Elle se leva du canapé d'un mouvement doté d'une élasticité féline, son corps à peine vêtu déclenchant alors quelques effluves de patchouli. L'été s'annonçait caniculaire. Les voilages frémissaient timidement à la faveur d'un courant d'air qu'on aurait voulu salvateur. Elle avait laissé grande ouverte la fenêtre de la cuisine se trouvant à l'opposé du salon. Du coup, l'atmosphère charriait une brise légère et chaude dont on pouvait s'attendre à ce qu'elle enfle comme le vent brûlant du désert. D'une main légère, elle souleva le rideau, voilure impuissante sur une mer étale, et s'inclina indolente vers la rue désertée depuis le début de l'après-midi. Elle songea une seconde à un décor de cinéma abandonné. Elle cligna des yeux et eut un vif mouvement de recul.

— Il fait aussi chaud que dans un four. Soupira-t-elle.

Puis elle se retourna, esquissa un sourire las, évitant Arlette du regard en fixant les pointes sèches et indomptées de la quadragénaire :

— Encore un peu de thé ?

Arlette fit une moue discrète et répondit :

— Je veux bien merci.

Depuis quelques semaines, Dona percevait une certaine gêne dans la relation qu'elle entretenait avec sa voisine de palier. À plusieurs reprises, elle avait remarqué une brève hésitation avant qu'Arlette ne s'adresse à elle. Cet instant suspendu et fugace produisait alors chez Dona un malaise indéfinissable. La situation était d'autant plus dérangeante qu'elle avait, jusque-là, entretenu avec cette femme que la vie semblait ne pas avoir épargnée, une relation presque filiale. Elle qui n'avait plus de parents depuis longtemps. Elle appelait parfois Arlette son « *ange gardien* » et rendait grâce au jour où elle avait frappé à sa porte la première fois. Elle se sentait protégée et s'épanouissait sous l'effet de sa bienveillance. Jamais elle ne lui posait de question et comme une enfant perdue en quête de soutien, elle écoutait toujours ses conseils de femme d'expérience avisée, en se faisant un devoir de les appliquer. Elle reconnaissait aussi que l'attitude d'Arlette s'était un peu modifiée depuis l'arrivée d'Otto dans sa vie. Mais elle n'aspirait qu'à une seule chose, que ces deux êtres se côtoient en toute harmonie créant alors autour d'elle une aura rassurante et chaleureuse.

Arlette se saisit du portrait photographique posé sur la table basse. Il semblait que le moment était venu et Dona se sentait comme une enfant qui craint la réprimande. Elle avait choisi un instant de faire la sourde oreille mais elle était de faible résistance et, quoiqu'Arlette lui dise, il fallait l'entendre. Elle remplit à nouveau les verres de thé glacé mais aucune d'elle n'y toucha. Elle se blottit dans le coin opposé du canapé, ramassa ses jambes sous elle et leva sur Arlette des yeux de petit animal domestique pris en faute.

Arlette soupira et tout en gardant les yeux fixés sur le portrait de celui qu'elle aimait, lui demanda sur un ton mielleux :

— Je voudrais te parler de lui. Tu permets ?

Dona n'eut aucun mouvement de surprise et hocha la tête en guise d'acceptation. Elle savait au fond d'elle-même que toute cette gêne entre elles depuis quelques temps ne pouvait être due qu'à la présence de ce jeune homme surgi dans sa vie et dont elle était tombée éperdument amoureuse. Alors, cet équilibre rassurant qui s'apparentait à une relation de confiance entre une mère et sa fille s'en trouva tout à coup perturbé. En cet instant, elle vivait intérieurement un mouvement de balancier entre le bonheur de savoir que l'on se préoccupait d'elle et la crainte du rejet de celui qu'elle aimait. Pourtant rien n'était simple. Malgré ce

puissant sentiment amoureux dont Otto faisait preuve, elle ne pouvait faire abstraction de la part d'ombre qu'il portait en lui, même si elle se le cachait à elle-même, gommant volontairement toute imperfection de l'image qu'elle se faisait de lui.

Arlette prit la balle au bond, reposa le portrait du bien aimé et poursuivit :

— Tu sais que je me soucie de toi.

Dona, tête baissée et le regard vague glissant sur la moquette usagée, murmura :

— Oui, je sais.

À cette réponse Arlette s'enhardit et adoptant une tout autre intonation, cette fois chargée de sous-entendus :

— Sais-tu ce qu'il fait au juste ?

Dona eut un mouvement de recul et répondit :

— C'est-à-dire ?

— Eh bien ce qu'il fait dans la vie ?

Dona se souciait peu en fait de ce que pouvait faire Otto quand il n'était pas avec elle. Elle attendait fiévreusement leurs retrouvailles et vivait chaque minute avec lui emportée dans une spirale vertigineuse de sensualité. Dans ces moments-là, il n'y avait plus qu'eux au monde. Elle se revoyait blottie dans ses bras. Arlette interrompit brusquement ses rêveries et lui lança :

— Dona es-tu sûre de ce que tu fais avec ce garçon ? Quelque chose cloche. Crois-en mon expérience.

Dona se sentit sans défense face à cette affirmation assénée avec conviction. Elle ne trouva qu'une parade candide et susurra comme un coupable formule son aveu :

— Je l'aime. Il est gentil avec moi.

Arlette renchérit soucieuse :

- Hélas ! C'est bien ça le problème... Dona, regarde-moi.

Le cœur de Dona se mit à battre plus fort. Cette fois elle leva la tête et affronta le visage crispé par le souci, le plissement du front, les lèvres pincées et le regard chargé d'inquiétude de celle qu'elle considérait presque comme une mère. Arlette, dans un mouvement inattendu de tendre affection prit ses mains dans les siennes et tout en leur procurant un doux bercement, poursuivit :

— Je ne serais pas honnête avec toi sinon. Je me sens responsable.

Je dois t'alerter. Tu comprends ?

Malgré la chaleur, les mains d'Arlette étaient glacées et un léger frisson parcourut Dona. Elle prit alors conscience d'une vérité indéniable. Elle ne savait rien d'Otto ou presque. Mais voulait-elle vraiment en savoir plus ? Elle préférait flotter dans ce mystère délicieux et laisser faire les choses. Peu lui importait. Ils avaient la vie devant eux. Et puis elle se raccrocha à quelques paroles qu'il avait prononcées et lui répondit :

— Il est dans le social. Il s'occupe des autres, aux Restos du cœur. Tu vois c'est quelqu'un de bien.

Arlette lui lâcha vivement les mains, se leva et se dirigea vers la fenêtre. Son profil ombrageux se découpait sur le voilage immobile. Elle semblait perdue dans de lointains et sombres souvenirs. Elle soupira.

— Tu sais Dona, avant mon pauvre Georges, j'en ai connu des hommes, de beaux parleurs qui t'embobinent. Cet Otto, eh bien il me fait penser à eux. Ils prennent mais ne donnent rien. Et puis je sens qu'il cache quelque chose d'étrange, de malhonnête. Il n'est pas à l'aise avec moi. C'est un indicateur. Pire, un signal d'alerte. Ne vois-tu pas comme il est possessif en plus ? Comment peux-tu accepter cela ?

Dona ne pouvait que reconnaître qu'avec Otto la relation était exclusive. Il ne la lâchait pas d'une semelle lorsqu'ils étaient ensemble. Il lui tenait toujours fermement la main dans la rue et encore plus fort en présence d'Arlette comme s'il craignait qu'elle ne la lui vole. Arlette ne lâchant pas prise non plus ajouta avec fermeté :

— Je vais te dire le fond de ma pensée. Ce garçon n'est pas ce qu'il prétend, et sans vouloir te faire peur, je te sens en danger. Je m'interroge même sur son nom, Otto Bahn, c'est ça ?

Dans l'esprit de Dona les pensées s'affolèrent. Tout se mit à tournoyer et ce doute lancinant qu'elle rejetait invariablement de nouveau s'imposa. Les mots d'Arlette avaient visé juste. Elle se revoyait avec lui et ressentait la force de sa main enfermant la sienne et puis il avait ce regard indéchiffrable, scrutant chaque mouvement qu'elle faisait. Elle le surprenait parfois, figé derrière le rideau de douche, le souffle court, ce souffle qu'elle percevait malgré le clapotis de l'eau. Elle observait alors cette silhouette floutée par le voile plastifié et une sourde inquiétude l'envahissait. Puis elle sortait et le regardait une seconde, l'air interrogateur. Alors il enlaçait son corps humide et frémissant avec une sensualité débordante, si intense. Elle craignait d'étouffer et l'enjoignait à

desserrer son étreinte. Dans un petit rire nerveux elle lui disait : « *pas si fort Otto !* ». Il ne la libérait pas tout de suite et parcourait son cou et sa poitrine de baisers conquérants si insistants qu'ils se faisaient morsures.

Dona réprima quelques larmes et fixa Arlette d'un regard humide et implorant. Celle-ci s'avança vers la table basse et se saisit du verre de thé glacé. Elle prit une gorgée et, le gardant posé sur le plat d'une main, conclut :

— Je vais te laisser Dona. Réfléchis bien. Quand on est jeune on se fie trop souvent aux apparences. On se laisse naïvement emporté par ses sentiments. Quelle belle époque que la jeunesse ! On croit que tout est possible. Hélas, on tombe bien souvent en désillusion. Mais belle comme tu es je suis sûre que tu trouveras celui qui te conviendra. Crois-moi. Et n'oublie pas, je suis toujours là pour toi. Merci pour le thé. Ne bouge pas, je connais le chemin.

Elle lui tendit le verre et s'éloigna sans bruit. Dona entendit la porte d'entrée se refermer doucement sur le silence. Un silence bientôt troublé par de lourds sanglots.

## II

Otto sirotait une bière au comptoir. Il pensait à Dona et la tristesse l'envahissait au plus profond. En ce jour de finale de coupe du monde de football, l'enthousiasme du commentateur du match et les échanges fébriles des clients tassés devant l'écran de télévision n'y faisaient rien. L'esprit d'Otto errait en plein désert intérieur, un désert sombre et silencieux. Il regarda mécaniquement l'écran de son téléphone qui indiquait quinze heures cinquante-cinq. C'est à cet instant précis qu'une main rude saisit son avant-bras le serrant comme une pince. Simultanément, il entendit une voix neutre et ferme : « *Otto Bahn ?* ». ». Il eut juste le temps de se retourner et renversa son bock sous les yeux arrondis du cafetier qui passait une lavette sur le zinc. Sidération. Le type avait tout l'air d'un flic. Mais inutile de s'appesantir sur la question. Bien sûr que c'en était un ! Et l'autre, la mine patibulaire, le regard indéchiffrable, planté de l'autre côté, aussi.

Le premier dit :

— Otto Bahn, je vous arrête dans le cadre du meurtre de Dona ....

Otto n'entendit pas la suite. Il eut soudain la sensation que son

cerveau se diluait dans un liquide acide. Des menottes enserrèrent douloureusement ses poignets et les deux acolytes le tenant chacun par un bras, une main fermement plaquée dans son dos, le poussèrent vers la sortie du bar *Aux deux amis*. Puis ce fut le sommet de son crâne que l'un d'eux pressa de sa grosse patte, le forçant à s'incliner et à pénétrer dans la voiture banalisée. Silence dans l'habitacle. Les yeux hagards d'Otto voyaient la route défiler à l'envers dans le rétroviseur. Il se mit à suer de la tête aux pieds d'un seul coup. Il enrageait et le tonnerre éclata comme si la colère du ciel lui annonçait que son destin avait brutalement basculé.

À la pensée des dernières paroles de Dona, la tristesse et l'amertume, douloureusement accentuées par la bière, s'étaient complètement dissipées depuis qu'on l'avait empoigné sans crier gare en l'accusant d'un crime qu'il n'avait pas commis, pire, dont il ne soupçonnait rien jusque-là. Dans la voiture qui fonçait dans les rues vides de ce dimanche après-midi de juillet où flottait un silence assourdissant, beaucoup de choses tournaient dans sa tête puis s'arrêtaient toujours face à cette vérité qu'il ne parvenait pas à faire sienne : « Dona est morte ». C'était comme un écho revenant à chaque fois pour le lui rappeler. « Dona est morte ». Il eut alors un sursaut et hurla :

— Dona ! Pourquoi ? Ce n'est pas moi !

— Tu t'expliqueras au poste, mais t'es mal parti. Répliqua la mine patibulaire assis à la place du mort.

Puis une clameur puissante s'éleva des immeubles alentour. Des cris de victoire mêlés au son aigre de quelques trompettes en plastique déchirèrent l'espace et le silence se fit de nouveau. Otto eut l'impression qu'il ne pouvait plus respirer. Il suffoquait. La clim était en panne. Son regard se brouilla et une pluie violente s'abattit sur le pare-brise balayé par des essuie-glaces qui ne servaient à rien. Les pensées s'agitèrent à nouveau sous son crâne. Elle vivait quand il l'avait quitté. Ou plutôt c'était elle qui l'avait quitté. Elle lui avait dit :

— C'est fini entre nous Otto. Il faut que tu comprennes. Ça ne peut pas durer. Je ne veux plus vivre sans savoir qui tu es vraiment et ce que tu fais. Tu me caches trop de choses. J'ai même un doute sur ton nom, Otto Bahn... Là-dessus elle avait haussé ses épaules nues.

— Mais je t'aime Dona, on est bien ensemble, avait-il répliqué, totalement désesparé devant la détermination de celle, la seule, qui le